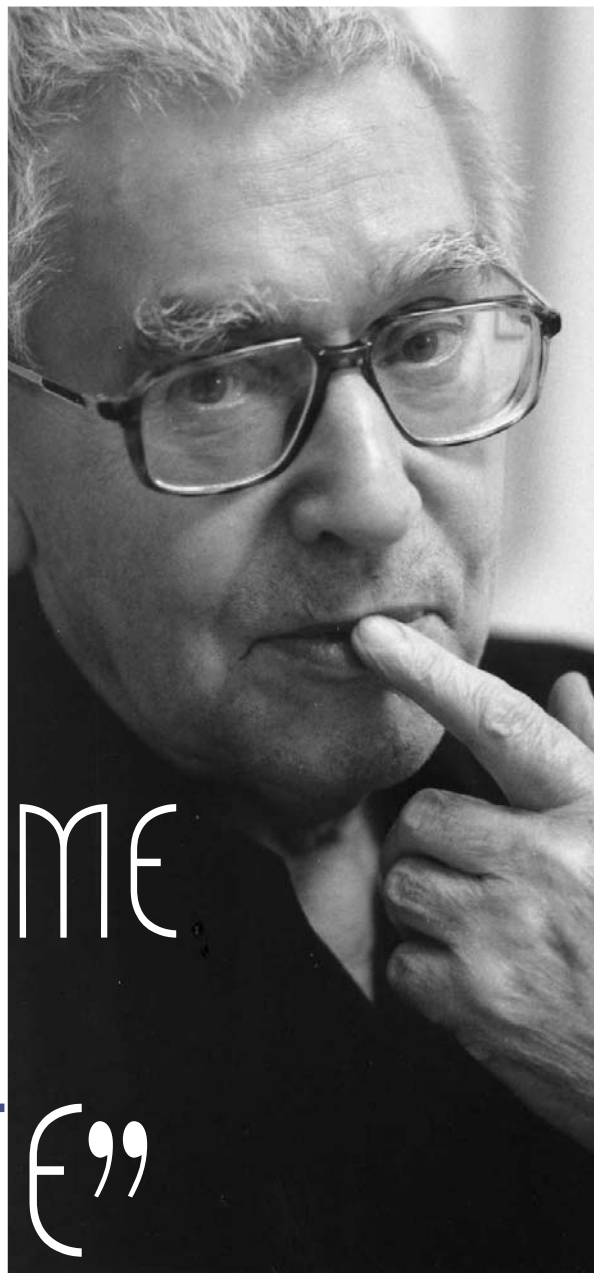


rétrospective

JEAN RUSTIN

Jean Rustin est très certainement un des plus grands peintres actuels. Alors que la galerie Polad-Hardouin inaugure, à l'occasion de ses quatre-vingts ans, une importante rétrospective de son œuvre, et que la fondation Rustin rouvre ses portes dans le 3^e arrondissement de Paris, *Vernissages* revient sur sa carrière.

“ON M’AIME
OU ON ME
DÉTESTE”



LA GRANDE BANQUETTE
1999
195 X 130

~~RAVI-ESPOMERO~~
~~2002 - 190cm~~
~~130 x 102 cm~~



Photo DR

Comprendre la peinture de Jean Rustin, c'est avant tout comprendre notre époque et appréhender notre société dans toute sa complexité. Tout a été dit, semble-t-il ou presque, sur la peinture de Jean Rustin. Les choses les plus extrêmes, tel le directeur de la maison de la Culture de Créteil qui, en 1982, lors du discours d'ouverture de sa rétrospective, entame un sentencieux : « *J'ai commis cette exposition* », comme s'il s'agissait d'un crime ! Ou la critique qui parle volontiers de « *peinture pornographique et répétitive* ». « *Ce n'était pas une exposition, mais plutôt une explosion !* » corrige en plaisantant Jean Rustin. « *Il y avait des cars de police dans la rue, une salle de conférence bondée et surchauffée, et une bâche tendue à travers la mezzanine cachait les tableaux montrés au sous-sol. L'entrée était interdite aux moins de 18 ans !* » Certaines attaques allaient même encore plus loin. « *On m'a traité de salaud parce qu'on a cru, avec mes personnages émaciés au crâne rasé, que je récupérais à mon compte les horreurs des camps de concentration.* » Le livre d'or de l'exposition, aujourd'hui en possession de la fondation Rustin, est révélateur de la relation que l'on peut entretenir avec sa peinture. « *Il y a dans le livre à peu près 70 % d'injures et 30 % de commentaires laudateurs. Un jour, il faudra qu'on le publie* » précise en souriant Maurice Verbaet, président de la fondation.

« *J'ai toujours considéré que chacun avait le droit de dire ce qu'il voulait sur ma peinture. Je n'ai jamais voulu jouer ma vie de peintre sur un plan intellectuel.* » Est-ce là un réflexe de vieux routard de la peinture, blindé contre les attaques incessantes qu'il a dû subir pendant de nombreuses années ? « *Les critiques ne me touchaient pas tellement parce que j'ai eu la chance d'être marié à une femme formidable, Elsa, qui m'a protégé de tout cela.* » Et aussi parce que des galeries l'ont soutenu très tôt et ont su jouer un rôle important dans la diffusion et la promotion de son travail comme Cérés Franco, Isy Brachot, Marie Vitoux : « *La tendance que je défendais il y a vingt ans n'était pas très porteuse. Les tableaux de Rustin, Maurice Rocher, Ben-Ami Kolter, Lydie Aricx furent l'effet d'une provocation* » commente cette dernière.

RETOUR À LA FIGURATION

Tout démarre véritablement en 1971, lors d'une exposition au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, à la demande de Pierre Gaudibert, qui y avait instauré une programmation d'art contemporain. La peinture de Jean Rustin est abstraite et colorée, scandée par des rythmes formels. Elle jouit d'une certaine renommée. À les voir aujourd'hui, on songe aux abstractions lyriques d'Asger Jorn ou Bram van Velde. « *J'y exposais plus de cent cinquante peintures. Quand je les ai vues accrochées, j'ai été très déçu. C'est là que j'ai pris conscience que ma peinture était uniforme et qu'il m'appartenait de recréer une peinture plus personnelle. Pierre Gaudibert m'a dit à ce*



OÙ EST DONC PETIT BÉBERT ?
1964
81 X 100 CM

[RAUL DEMKLEDEKETS](#)
2002, MUSEE



LES TALONS ROUGES 1971
38 X 46 CM

[RAUL DEMKLEDEKETS](#)
2002, MUSEE



À VOIR

> Du 16 octobre au 17 janvier 2009
JEAN RUSTIN, UNE VIE DE PEINTURE
À L'OCCASION DES 80 ANS DE JEAN RUSTIN, LA GALERIE POLAD-HARDOUIN MONTRERA UN TRÈS BEL ENSEMBLE, DEPUIS SES PREMIERS TABLEAUX ABSTRAITS JUSQU'À SES DERNIÈRES ŒUVRES DE 2007.
GALERIE POLAD-HARDOUIN
86, RUE QUINCAMPOIX 75003 PARIS

À LIRE

> RUSTIN, CATALOGUE DE L'EXPOSITION, VILLE DE BAGNOLET, 2005 (AVEC DVD)
FONDATION RUSTIN
> RUSTIN, FRISSIRAS MUSEUM, ATHÈNES, 2004
> RUSTIN, EDWARD LUCIE-SMITH, THOMAS HENEAGE & Co., 1991

Rustin
2002, pastel
130 x 102 cm



Rustin
2002, pastel
130 x 102 cm

sujet: "Tu es un peintre peintre", ce qui était une façon de dire que j'accordais une trop grande importance à la façon de peindre. Et pas assez au sujet. »

C'est sans doute là que se situe la grande rupture de Jean Rustin. Non pas tant dans le choix de ses sujets, mais précisément dans le choix qu'il prend de revenir au sujet. À une époque – le début des années soixante-dix – où l'on ne jure que par le formalisme et où toute figuration et tentative de représentation sont jugées caduques et dépassées. « L'image est importante, poursuit Jean Rustin. Pendant ma période abstraite, dès que je voyais apparaître une image, je la gomme. C'était stupide, je m'en rends bien compte maintenant. » Cela expliquerait ainsi la violence de l'anathème, car non seulement Jean Rustin commet le sacrilège de peindre des corps, mais il les peint avec une facture lisse et une touche fondue, à la manière des anciens.

Jean Rustin serait-il en somme rien de moins qu'un grand peintre classique? Il n'y a pas de second degré dans ses œuvres, aucune ironie sur la nature même de la peinture. Pas de distanciation par rapport au support. Il y a, bien au contraire, une filiation certaine avec Goya, Manet, Courbet, Bonnard. « Je me sens très proche de Bonnard, de par l'animation et la luminosité des fonds et ces gris colorés que j'affectionne »

LES QUATRE PENSIONNAIRES
2004
130 x 162 cm



Rustin
2002, pas
61x61cm
130 x 130

“ J'AI TOUJOURS CONSIDÉRÉ QUE CHACUN AVAIT LE DROIT DE DIRE CE QU'IL VOULAIT SUR MA PEINTURE ”

ajoute le peintre. Le lien avec Manet saute également aux yeux : mêmes personnages plaqués sur un fond indéfini, même impression d'être face à des personnages jouant sur une scène de théâtre. De fait, l'aspect scénique dans les œuvres de Jean Rustin est prépondérant : de par les lignes fortes que tracent les lames de parquet et la source lumineuse, toujours frontale, qui vient heurter les personnages, en laissant derrière eux la longue trainée de l'ombre portée, comme le ferait un projecteur sur une estrade. « Quand j'ai pris la décision de changer ma peinture, j'ai commencé par tracer une ligne d'horizon sur la toile : la base de toute figuration. »

UNE RECONNAISSANCE VENUE DE BELGIQUE

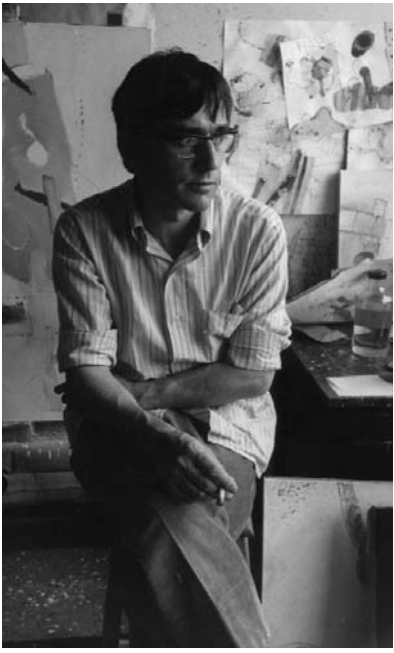
« Ma reconnaissance est venue du Nord. Il y a un amour véritable, dans ces pays, pour la peinture expressionniste. En France, il y a eu cette rupture impressionniste qui a tout bouleversé. » C'est de Belgique que survient la reconnaissance ultime, en la personne du marchand Marnix Neerman, qui achète l'intégralité de son atelier : « Un jour, un jeune marchand de Bruges vient me voir à mon atelier. Il revient le lendemain avec un camion et un chèque, et il me dit : "Voilà, j'achète tout" ». Et puis, l'opération est répétée avec Maurice Verbaet et Corinne van Hóvell qui, s'appuyant sur la structure de la fondation déjà existante, inaugurent, en 2001, un premier espace d'exposition à Anvers, puis à Paris en 2007.

LES MATONS ROUGES
1971
28 X 46 cm

PAUL BSMIDSKITZ
2002, pastel

Le peintre se livre finalement assez peu sur sa peinture. Tout au plus réfute-t-il l'étiquette de pornographie qu'on colle à son travail, à une époque où justement, la pornographie ne choque même plus et, au contraire, passe pour être un des signes distinctifs de la modernité. Il faut sans doute se plonger dans les entretiens qu'il a donnés pour saisir le sens véritable de son travail : « J'ai conscience qu'il y a, derrière ma démarche d'aujourd'hui, derrière cette fascination du corps nu, vingt siècles – et bien plus – de peinture, surtout religieuse. Vingt siècles de Christ morts, de martyrs torturés, de révolutions sanglantes, de massacres, de rêves brisés, et que c'est bien dans le corps, dans la chair que finalement s'écrit l'histoire des hommes et peut-être même l'histoire de l'art » (in Jean Rustin, catalogue d'exposition, 2002, Pandora Éditions).

On sait, et il le dit bien volontiers, que c'est lors de la réalisation d'une grande fresque, qu'il qualifie de « machin à la Matisse », exécutée entre 1952 et 1953 à la fondation Vallée, en banlieue parisienne, qu'il découvre l'univers psychiatrique et qu'il s'en inspirera lors de sa rupture figurative après 1971. Selon Charlotte Waligora, directrice de la fondation Rustin : « Un peintre peint toujours ce qu'il voit, ce qu'il a sous les yeux. À mon sens, Jean est parti de l'observation de son couple, puis de son quartier, de sa ville et enfin de la société dans son intégralité. C'est en élargissant le cercle, au fur et à mesure,



rétrospective Jean Rustin



Photo Sylvie Durand

MAURICE VERBAET, PRÉSIDENT DE LA FONDATION JEAN RUSTIN

Comment avez-vous fait la découverte de l'œuvre de Jean Rustin ?
J'ai commencé à collectionner, très tôt, vers l'âge de seize ans. Principalement de l'art belge des années 1870 à 1950 : Rops, Spilliaert, Ensor. Un jour, je tombe sur la reproduction d'une œuvre de Jean Rustin dans un article de journal. Rencontrer l'artiste, voir ses toiles est dès lors devenu une quête, un besoin à assouvir.

Dans quelles conditions avez-vous fait sa rencontre ?
J'ai vu ses œuvres exposées à la TEFA - qui avait lieu à Bruges cette année-là : j'achetais vingt de ses tableaux. Par la suite, je me suis tout naturellement lié d'amitié avec l'artiste. Plus tard, Jean m'a demandé de m'occuper de sa peinture. Je lui ai dit que j'étais d'accord mais à certaines conditions : qu'il devait y avoir un lieu pour exposer ses œuvres, qu'il signe un contrat d'exclusivité garantissant à la fondation un contrôle total sur ses œuvres et leur envoi vers les galeries. Jean a réfléchi pendant trois semaines avec Elsa, sa femme, puis il a donné son accord. C'était fin 2001. La fondation à Anvers a ouvert ses portes en mars 2002. Elsa est décédée entre-temps. Ce fut une période de doute et de grande tristesse. Devions-nous poursuivre l'aventure ? Ce fut Jean qui trancha : « On continue quand même. »

Quelle est la relation entre la fondation et les galeries ?
Notre rapport avec les galeries est dominant-donnant. Nous leur confions des tableaux et des dessins dans la mesure où elles participent à la diffusion de l'œuvre de Jean Rustin. Par le biais de conférences, par exemple. Nous avons ainsi développé une collaboration avec notamment les galeries Chantal Melanson à Anney, Pallade à Lyon et Grand'Rue à Poitiers. Mon rôle est de transmettre ma passion pour la peinture de Jean.

Jusqu'où va l'implication de la fondation ?
Je demande toujours à ceux qui désirent monter un projet autour de Jean Rustin de me montrer leur passion pour son travail. De monter deux marches, en quelque sorte. Une fois que le projet est approuvé, notre apport peut revêtir plusieurs formes : prêt d'œuvres ou prise en charge du transport et de l'assurance.

Quels sont les projets de la fondation ?
Le lieu parisien a ouvert ses portes en 2007, boulevard Raspail, dans un ancien théâtre. Nous venons tout juste de déménager pour nous installer dans un espace plus grand, juste derrière le centre Beaubourg. Nous prévoyons également pour l'année prochaine de sortir une très importante monographie, de plus de 600 pages, avec un DVD. Le souhait de la fondation est d'en faire le livre de références sur Jean Rustin.

FONDATION RUSTIN 24, RUE BEAUBOURG 75003 PARIS
TEL. : 01 42 84 46 35 www.rustin.eu

que sa peinture a atteint une véritable universalité. » Témoin de son temps, sa peinture est la résultante de ses réflexions sur les antagonismes de notre société : perte de la communication entre les êtres, féminisme agressif qui dresse les deux sexes l'un contre l'autre, et surtout une désillusion politique profonde. Philippe Dagen, dans le catalogue de l'exposition au musée Frissiras d'Athènes, constate à ce sujet : « *Ce que Rustin ressent en 1968, ce qui travaille sa peinture dans les années suivantes est la désillusion, l'effondrement de toute croyance dogmatique (...). Proche du PCF depuis des années, Rustin, à la différence de ces artistes plus jeunes que lui d'une ou deux décennies, ne se leurre plus en 1968 : il ne croit pas plus à la "révolution" de mai 1968 qu'à la révolution prolétarienne universelle quand elle tient lieu de prétexte à l'invasion de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie par les blindés de l'armée Rouge.* »

Intemporalité de la scène, aucun indice quant à l'époque ou la caste sociale des personnages représentés, indéterminisme, jusqu'à un certain point, des sexes et de l'âge, là réside sans doute l'attrait des œuvres de Rustin. Elles interpellent tous ceux qui, à un moment donné dans leur existence, ont douté. « *Toutes les personnes qui assument cette part d'incertitude en elles-mêmes se reconnaissent dans ses tableaux. Cette faille extrêmement humaine constitue le vrai lien entre le spectateur et la toile* » suggère Charlotte Waligora. Les peintures de Jean Rustin seraient ainsi le miroir de nos propres angoisses, un miroir déformant qui nous dévéritait pour ne laisser que les tréfonds de nous-mêmes, notre part animale et pulsionnelle. Quand on suggère ces différentes interprétations au peintre, celui-ci rajuste sa position au fond de son fauteuil, et sourit une dernière fois en posant ses doigts devant sa bouche, comme il a coutume de le faire si souvent : « *Face à la peinture, il faut toujours se taire et la laisser parler.* »

LAURENT BENOIST

PHOTOS CHARLOTTE WALIGORA SAUF MENTION

DOMINIQUE POLAD-HARDOUIN GALERISTE

Comment avez-vous connu la peinture de Jean Rustin ?
Ma première rencontre avec sa peinture remonte à une exposition organisée par ma mère, Cérés Franco, dans sa petite galerie rue Quincampoix. À l'époque, la rue était encore un lieu de passe avec des prostituées. Je me souviens que les vitrines de la galerie avaient été recouvertes de papier kraft, afin qu'il n'y ait aucun amalgame possible entre les œuvres de Jean et les sex-shops voisins ! Puis, il y eut un premier livre, en 1982. Ce fut une belle aventure, initiée par mon mari, jeune éditeur à l'époque, qui a réussi à réunir 200 000 francs pour le livre. Le projet a nécessité un an d'entretiens. Et c'est par ce livre, supposément, que Marnix Neerman, son premier marchand, a découvert son œuvre.

Quel est votre sentiment sur sa réception critique aujourd'hui ?
Les réactions aujourd'hui sont beaucoup moins virulentes qu'avant. Mais beaucoup reste à faire pour qu'il acquière une juste reconnaissance. Un exemple frappant : le hasard a voulu que lors d'un déplacement pour me rendre à Art Basel dernièrement, je me suis retrouvée assise dans le train à côté d'un conservateur de musée de premier plan. Croyez-le ou non, mais cette personne n'avait jamais entendu le nom de Jean Rustin !

Et votre point de vue de galeriste ?
Je constate que son adhésion très forte à sa peinture soit un rejet total. Ce qui, de toute façon, démontre bien la vitalité de ses œuvres ; elles ne laissent jamais indifférent. Preuve de l'intérêt que l'on porte à son travail, j'ai vendu tous les dessins que j'avais exposés lors du Salon du dessin contemporain au printemps dernier.

L'adhésion aux œuvres de Jean Rustin est donc souvent très forte ?
Une anecdote suffit à montrer jusqu'où cette adhésion peut aller. J'avais exposé une grande toile à Art-paris. Une trisomique, dans une poussette avec sa mère, est tombée en arrêt devant le tableau. La petite fille a instantanément ressenti quelque chose de très fort face au personnage : un sentiment de connivence ou d'amitié. Et sa mère, voyant cela, l'a rabrouée avant de quitter le stand. Je pense que cet épisode résume parfaitement l'ambivalence de la relation que l'on a face à une œuvre de Jean.

GALERIE POLAD-HARDOUIN 86, RUE QUINCAMPOIX 75003 PARIS
TEL. : 01 42 71 05 29 www.idartists.com



Photo Sylvie Durand



LA BELLE PETITE VACHE
2003
162 x 130 cm

~~LA BELLE PETITE VACHE~~
~~2002, pastel~~
~~139 x 102 cm~~

JEAN RUSTIN, A PAINTER'S LIFE

Jean Rustin is most certainly one of today's greatest painters. As, on the occasion of his eightieth birthday, the Polad-Hardouin Gallery inaugurates an important retrospective of his works and the Rustin Foundation reopens its doors in Paris's 3rd arrondissement, Vernissages looks back over his career.

Understanding Jean Rustin's painting is first of all to understand our era and to apprehend our society in all its complexity. When it comes to talking about Jean Rustin's paintings, it seems that everything has already been said, or almost. The most extreme things, such as in 1962, when the director of the Maison de la Culture in Creteil, during the retrospective's opening speech pronounced a sentence: "I have committed this exhibition", as if it was a crime! Or the critic who didn't hesitate to speak of "pornographic and repetitive painting". "It was more an explosion than an exhibition!" Jean Rustin rectifies with humour: "There were police vans in the street, a crowded and overheated conference room and a tarpaulin hanging across the mezzanine to hide the paintings exhibited in the basement. You had to be over eighteen to enter!" Some attacks went even further: "I got called a bastard because some people thought that with my emaciated shaven-headed characters. I was appropriating the horrors of the concentration camps for my own profit". The exhibition visitor's book, today in the possession of the Jean Rustin Foundation, reveals the relationship one can have with his paintings. "In the book, about 70% of the comments are insults and 30% are praise. One day we'll have to publish it!" adds with a smile Maurice Verbaet, president of the foundation.

"I have always felt that everyone has the right to say what they want about my painting. I have never wanted to gamble my life as a painter on an intellectual level". Is that just the reflex of an old hand, a painter whose skin has been thickened by the incessant attacks he has had to face over the years? "Criticism didn't really affect me because I was lucky to be married to a wonderful woman, Elsa, who protected me from all that". And also because galleries such as Cérés Franco, Isy Brachot and Marie Vitoux supported him from early on and knew how to play an important role in promoting and diffusing his work: "The movement that I was defending twenty years ago wasn't really financially interesting. Paintings by Rustin, Maurice Rocher, Ben-Ami Koller and Lydie Arickx were seen as provocation" comments the latter.

THE RETURN TO FIGURATIVE PAINTING

Everything really began in 1971 at an exhibition at the Paris's Musée d'Art Moderne. The exhibition was organised at the request of Pierre Gaudibert, who had started a programme of contemporary art shows there. Jean Rustin's painting is abstract and colourful, accentuated by formal rhythms. It has a certain renow. Seeing his work today, we think of the lyrical abstractions of Asger Jorn or Bram van Velde. "I exhibited more than one hundred and fifty paintings there. When I saw them hanging up, I was very disappointed. That's when I realised that my painting was uniform and that it was up to me to recreate a more personal kind of painting. Pierre Gaudibert said to me on this subject: "You are a painting painter" which was a way of saying that I paid too much attention to the way of painting and not enough to the subject."

That is probably when Jean Rustin's breakthrough took place. Not so much in his choice of subjects but more precisely in the choice he took to come back to the subject, at a time - the beginning of the Seventies - when only formalism was worthy of consideration and when any figurative work and any attempt to represent was seen as obsolete and outdated. "The image is important", continues Jean Rustin "during my abstract period, as soon as I saw an image appear, I erased it. I realise now that that was stupid". This would also explain the violence of the

anathema, as not only did Jean Rustin commit the sacrilege of painting bodies, he painted them with the smooth brushwork and the soft touch of the old masters.

Could Jean Rustin possibly be nothing less than a great classical painter? There is no second degree in his work, no irony on the very nature of painting. No distance between the artist and the support. However there is a certain connection with Goya, Manet, Courbet, Bonnard. "I feel very close to Bonnard, both by the animation and the luminosity of the backgrounds and by these coloured greys that I am fond of", adds the painter. The connection with Manet is also striking: the same characters placed against an undefined background, the same impression of being face to face with actors on stage in a theatre. Indeed, the theatrical aspect in Jean Rustin's work is preponderant: both by the strong lines which trace the parquet floorboards and the light source which is always frontal and which hits the characters face on, leaving behind them a long streak of cast shadow, as would a spotlight on a podium. "When I made the decision to change my painting, I began by tracing the horizon on the canvas: the basis of any figurative work".

RECOGNITION CAME FROM BELGIUM

"Recognition for my work came from the North. There is a real love in these countries for expressionist painting. In France there was this impressionist rupture which shook up everything". It was from Belgium that the ultimate recognition came in the person of the art dealer Marnix Neerman who bought all the pieces in his studio: "One day, a young dealer from Bruges came to see me in my studio. He came back the next day with a van and a cheque and said to me: "Here you are. I'll buy the lot". And then the same thing happened again with Maurice Verbaet and Corinne van Hövell who, with the support of a foundation which already existed, inaugurated in 2001 a first exhibition space in Anvers, then a second in Paris in 2007.

The painter doesn't talk very much about his painting. At most, he refuses the label of pornography that is repeatedly associated with his work, especially at a time when pornography no longer even shocks and on the contrary is considered as one of the distinctive signs of modernity. It is probably necessary to delve into the interviews he has given to grasp the real meaning of his work: "I am aware that behind my current approach, behind this fascination with the naked body, there are twenty centuries - and more - of painting, especially religious painting. Twenty centuries of dead Christs, of tortured martyrs, of bloody revolutions, of massacres and of broken dreams. It is well and truly in the bodies and in the flesh that the history of mankind is finely written and perhaps even the history of art" (In Jean Rustin, Exhibition Catalogue, 2002, Pandora Editions). We know and he makes no secret of it, that it was when he was making a large fresco, that he describes as a "Matisse-thing", done between 1952 and 1953 at the Vallée foundation in the suburbs of Paris, that he came into contact with the world of psychiatry, which he used as an inspiration when he broke with abstraction after 1971. According to Charlotte Waligora, director of the Rustin foundation: "A painter always paints what he sees, what is in front of his eyes. In my idea, Jean started by observing his couple, then his neighbourhood, his town and finally society in its entirety. It is by gradually widening the circle that his painting has become truly universal". A witness to his times, Rustin's painting is the result of his reflections on our society's antagonisms: a loss of communication between people, an aggressive feminism which places men and women in direct confrontation and especially a profound political disillusionment. In the exhibition catalogue at the Frissiras Museum in Athens, Philippe Dagen remarks on this subject: "What Rustin was feeling in 1968, what influenced his painting in the following years, is disillusion, the collapse of all dogmatic belief (...). Close to the French Communist Party for years, Rustin, contrary to other artists one or two decades younger than him, isn't deluded in 1968: he no more believes in the 'revolution' of May 1968 than in the universal proletarian revolution when it is used as the pretext for the invasion of Hungary and Czechoslovakia by the tanks of the Red Army". The attraction of Rustin's work probably lies in the timeless scenes. There is no clue as to the social situation of the characters represented or the period, up to a point, their gender is also undetermined. They call out to anyone who has, at a certain moment of his or her life, doubted. "All the people who assume this part of uncertainty in themselves can identify with these pictures. This very human flaw constitutes the real link between the spectator and the picture", suggests Charlotte Waligora. Jean Rustin's paintings are thus the mirror of our own anxieties, a distorting mirror which undresses us, leaving only the very depths of ourselves, compulsive and animal-like. When you suggest these different interpretations to the painter, he fidgets in his armchair and smiles one last time, placing his fingers in front of his mouth as he is accustomed: "When you are in front of a painting, you must always be quiet; say nothing and let it speak to you".

TRANSCRIPTION ET ADAPTATION SIMON THURSTON